

les choses de la nuit

Céline Righi



LES ÉDITIONS
DU SONNEUR



les choses
de la nuit

DE LA MÊME AUTRICE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

>> *Berline*, 2022

Prix littéraire Québec-France Marie-Claire Blais,

Prix du livre à Metz Marguerite Puhl-Demange,

Prix Premières Paroles,

Grand Prix national Lions de littérature

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

ISBN : 978-2-37385-303-2

Dépôt légal : août 2024

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Illustration de couverture : © Mauromod

Les Éditions du Sonneur

www.editionsdusonneur.com

les choses de la nuit

Céline Righi



À mon fils, mes parents, mon frère.

« La fenêtre et le mur ont gardé leur place
les arbres et la montagne ont gardé leur place
le ciel et la terre ont gardé leur place
mais moi je ne peux regagner ma place. »

HENRI MICHAUX, *BRAS CASSÉ*

« Mais quand il eut de nouveau revu le visage de ce monde,
goûté l'eau et le soleil, les pierres chaudes et la mer,
il ne voulut plus retourner dans l'ombre infernale. »

ALBERT CAMUS, *LE MYTHE DE SISYPHE*

MERCREDI
24 OCTOBRE 1979,
NUIT

ON T'A TRANCHÉ LA MAIN. On t'a retiré de la chair, de l'os, des nerfs et des tendons, mais il n'y a pas rien à la place. Non, il n'y a pas rien : il y a l'empreinte de ta main perdue et de ta vie foutue, un faux vide dans lequel tes douleurs d'enfance sont venues se loger. Voilà ce que tu trimballes au bout de ton moignon, une main d'un autre genre, fantôme, une saloperie soudée à toi *ad vitam*. Sait pas ce qu'il a fait, le doc, en te sciant. Oh, tu ne lui en veux pas, pouvait pas deviner. Il a joué de la scie, ou du hachoir, tu n'y connais rien, tu n'es pas docteur, chacun son instrument, pas vrai ? Toi, c'est la trompette. C'était. *Tchak*. Le doc a fait sauter ta main droite, et du même coup la digue qui contenait la rage planquée au fond de toi depuis ta tendre enfance. *Tendre enfance*, bof. Mal choisie, l'expression. Ni tendre ni rose, plutôt jaune, d'un jaune aussi crade que les dents de ton père. Mais passons. 1967, trente-huit piges et te voilà façon gisant de cathédrale, allongé sur un lit à l'hosto, étendu comme un steak sur son grill. Une vraie lave, cette rage,

des éruptions l'une après l'autre. Non, sait vraiment pas ce qu'il a fait, le doc, en te coupant en deux. Il a cru cisailer un os et sa viande, et te débarrasser de la gangrène, pardi. Sans se douter qu'il avait ouvert les vannes, lâché les fauves, ceux que tu avais tant bien que mal réussi à dompter avec le jazz, depuis tes treize berges tu t'en fourrais plein les oreilles. Ta médecine personnelle pour étouffer les larsens qui t'avaient balafré l'enfance. Oui mais. Juste après l'amputation, ces sales souvenirs – les *fortissimo*, tu les appelles – étaient de retour. *Fortissimo, allegro, sotto voce...* Fallait toujours que tu classes tout, imbécile. Les choses, les gens – et les souvenirs, donc. Tu leur collais une nuance musicale, rapport à leur intensité. Classer, ranger chaque truc dans son petit compartiment, assorti de son petit jugement, de sa petite étiquette. Pourquoi? Pour te donner l'illusion de maîtriser ta petite existence? Mais on ne contrôle pas la vie, coco, tu l'as pourtant bien compris depuis que *tchak*. Ces souvenirs, gros nigaud, les *fortissimo*, ceux qui marquent la cervelle au fer rouge, s'étaient échappés du cachot où tu croyais les avoir emprisonnés. Le cachot, le minotaure... Tu as de ces inventions, toi. Le minotaure! Hé, qu'on ne se moque pas, à chacun ses stratégies pour mieux supporter la vie. Toi, tu t'étais bricolé un monstre de poche. Tout ce qui t'arrachait le cœur, tu le refourguais

au gugusse à cornes qui paissait au centre du dédale, dans le mille de ton ciboulot. Allez hop, en pâture, les moments durs, oust ! Dit proprement : refoulés. C'est Laurette qui t'avait lancé ça. *Regarde les choses en face, arrête de refouler.* Cause toujours, Laurette. Regarder les choses en face ? Why ? Y avait rien de bon, en face, circulez, rien à voir. Et puis ça te faisait marrer d'imaginer ta créature déchi-quetant de la chair de souvenirs pourris. Sauf que. Dans la solitude de l'hôpital, il y a douze ans, tu n'as pas compris ce qui t'arrivait. Tant que tu étais entier, ça n'allait pas si mal. Les hauts, les bas, les bosses, les creux, les soubresauts de l'existence, tu t'en accommodais. Comme tout le monde. Les fientes du passé ? Tu n'y pensais plus. Ta cervelle les avait mises au rebut, elles faisaient quelque part, dans de vagues oubliettes. Mais la mémoire mène sa propre vie, elle remâche ce qu'elle veut. Et depuis l'amputation, les *fortissimo* naviguaient en pères peinarde sur la grand' mare de ton esprit. Tu aurais bien voulu les renvoyer à l'égout, ces cochonneries. Ça devait bien exister, dans un coin reculé du cerveau, une région semblable aux grands fonds marins, des abysses où noyer pour toujours les saletés existentielles, non ? Tu parles. Autant s'éreinter à mélanger de l'huile et de l'eau. Ces souvenirs-là, rien ne les cadennasse. On peut toujours essayer de leur faire boire

la tasse, un beau jour, ils explosent en pleine poire. Quand le corps se fracasse. Quand le cœur se fend. Quand on vous coupe un bout. Tes *fortissimo* à toi s'étaient mis à te bouffer jour et nuit. Dans tes draps d'hôpital, avec ta paluche en moins, tu subissais leurs assauts, impuissant. Les vilains ne s'étaient pas fait dévorer par l'autre à cornes, là. Ils te guettaient, les fourbes, tapis. Et tu en avais, dans ta cabochette, des morceaux de choix, de ces images dont on ne se désencombe jamais, qui te collent telle une résine. Les *fortissimo* ruaient en toi comme ces armées de furieux dans les romans de chevalerie, soldats braillards, échevelés, ravageant tout sur leur passage. On venait juste de te scier, tu sortais à peine du coton de l'anesthésie, et voilà que tu te faisais mettre en pièces, piétiner par tes propres douleurs. Combien de temps ça a duré ? Tu ne sais plus : à l'hôpital, le temps se tord. Mais tu te rappelles tes hurlements. Jour et nuit. Quelque chose, un genre de diable, te frottait le moignon et la cervelle au verre pilé. Comme un putois, tu gueulais. On accourait, on était gentil. L'infirmière surtout, la jolie, très jolie. D'abord les analgésiques, pour faire roupiller la saloperie au bout de ton bras. Comment un truc invisible pouvait faire souffrir à ce point, tu te le demandes encore. Le machin n'était que pointes, épingles, clous, torpilles, morsures, brûlures, surtout brûlures, partout le feu

dans ta main, absente et pourtant toujours là. Sous le pansement, tu flambais. Mais le doc avait dit du calme avec les opioïdes, sinon tu tournerais junkie. Dommage, tu étais bien, dans ta ouate. Un seau avec des glaçons, alors. On lui faisait faire trempette, à ton fantôme, mais c'est une banquise qu'il aurait fallu pour venir à bout de tes braises. Tu beuglais. Tu voulais crever sous la neige, congeler sous une avalanche. Tu pleurais ta main nécrosée. Parfois tu l'imaginais pourrissant dans le fond d'une poubelle d'hôpital. C'est en juillet 1967 qu'on t'a découpé. 67, année névrotique. Deux, trois mois plus tard, septembre tu dirais, un semblant d'embellie. Une capitulation, plutôt. Les orages avaient cessé. Calmée, ta rage. Mais un ciel de traîne s'éternisait, ça te bouchait l'horizon. Derrière la fenêtre donnant sur le parc arboré, le monde se délavait. L'hôpital t'avait pris dans ses draps et tu voyais la vie en moche. Blancs, et les draps et les murs, les blouses, les pansements, les médocs. Noir, le brouillon entre toi et le monde. Pour ce qui était de vivre, tu ne savais plus comment.

Seul sous un ciel sans étoiles, tu fonces sur la départementale. Des arbres et des ombres pour unique compagnie. La grimace quand tu croises une voiture. À cause des phares, tu ne supportes pas. Si tu pouvais, une aiguille et du fil